

TENK.TV, LES CONTES MODERNES, CINEMIC FILM
ET JOUR2FÊTE PRÉSENTENT

ANNECY 2018 

Wardi

UN FILM DE
MATS GRORUD



CIFCC@E
CINÉMAS ART & ESSAI

TENK.TV, LES CONTES MODERNES, CINENIC FILM
ET JOUR2FÊTE PRÉSENTENT

ANNECY²⁰¹⁸

وردة

Wardi

UN FILM DE
MATS GRORUD

NATIONALITÉ : FRANCE / NORVÈGE / SUÈDE
77 MIN / DCP / 1.85 / 5.1

DISPONIBLE EN VERSION ARABE SOUS-TITRÉE FRANÇAIS
ET EN VERSION FRANÇAISE

AU CINÉMA LE 27 FÉVRIER

PRESSE

Ciné-sud Promotion

Claire Viroulaud & Anne-Lise Kontz

01 44 54 54 77

claire@cinesudpromotion.com

anne-lise@cinesudpromotion.com

DISTRIBUTION

Jour2Fête

Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier

9, rue Ambroise Thomas - 75009 Paris

01 40 22 92 15

contact@jour2fete.com





SYNOPSIS

Beyrouth, Liban, aujourd'hui.

Wardi, une jeune Palestinienne de onze ans, vit avec toute sa famille dans le camp de réfugiés où elle est née.

Sidi, son arrière-grand-père adoré, fut l'un des premiers à s'y installer après avoir été chassé de son village en 1948.

Le jour où Sidi lui confie la clé de son ancienne maison en Galilée, Wardi craint qu'il ait perdu l'espoir d'y retourner un jour.

Mais comment chaque membre de la famille peut-il aider à sa façon la petite fille à renouer avec cet espoir ?



ENTRETIEN AVEC MATS GRORUD

D'où vient l'idée de ce film ?

Ma mère a travaillé comme infirmière au Liban pendant la guerre, dans les années 1980. Quand elle est rentrée en Norvège, elle nous a raconté la vie des enfants dans les camps. Elle nous a dit qu'un jour, la paix reviendrait et que nous irions tous ensemble là-bas. En 1989, nous avons déménagé au Caire. J'avais 12 ans et j'ai été scolarisé dans une école égyptienne avec ma petite sœur. Je me souviens très bien avoir été à Jérusalem et à Gaza au moment de Noël en 1989. Il neigeait et à chaque coin de rue, des enfants palestiniens faisaient le V de la victoire avec leurs mains. Des enfants de mon âge. C'était pendant la première Intifada.

Quelle est votre expérience personnelle du camp de Burj El Barajneh ?

Je me suis rendu au Liban et j'ai visité les camps pour la première fois à la fin des années 90, à l'occasion d'un voyage d'études organisé par le Comité pour la Palestine, une organisation de solidarité pour les Palestiniens installés en Norvège. Cette organisation proposait un programme qui permettait de séjourner dans les camps et de travailler pour des ONG.

En 2001, une fois mes études en animation terminées, je suis allé au Liban pendant un an. Je travaillais dans une école maternelle financée par une ONG dans le camp de Burj El Barajneh, à Beyrouth. J'animais aussi des ateliers pour les enfants dans différents camps avec d'autres ONG palestiniennes.

Quand avez-vous pensé faire de ces rencontres un film ?

J'ai commencé à interroger mes amis dans les camps, les questionnant sur leur vie et leur parcours : d'où venaient-ils ? Quelles étaient leurs histoires ? Comment vivaient-ils aujourd'hui et quelle était leur vision de l'avenir ?

À partir de ces entretiens, j'ai travaillé sur un documentaire à propos du camp intitulé *Lost in time, lost in place*, tout en continuant à chercher un moyen de raconter ces histoires. En 2010, j'ai rencontré mon producteur norvégien, Frode Søbstad, et une idée a commencé à prendre forme...

Une idée de film ?

Oui, à travers trois personnages principaux : Wardi, son arrière-grand-père Sidi et le mystérieux Pigeon Boy. Je souhaitais créer un lien entre la nouvelle et l'ancienne génération. Parmi les personnes expulsées de Palestine en 1948, de moins en moins sont encore en vie, il ne fallait plus tarder. Au départ, nous voulions réaliser un court métrage, mais au fur et à mesure que le scénario avançait, je souhaitais inclure plus de scènes et de dialogues et mieux montrer la situation des Palestiniens qui vivent dans les camps. Il nous est apparu à mon producteur et moi qu'un long métrage serait plus approprié.

Quels thèmes se sont dégagés du projet ?

Nous souhaitions faire un film sur le passage du temps : le passé, le présent et le futur. Montrer que des enfants sont nés dans ce camp, privés de droits, sous le statut de réfugiés. La citoyenneté libanaise ne leur est pas accordée ; ils ne peuvent donc rien posséder et sont exclus du marché du travail.

Ces personnes ont énormément souffert. Elles ont perdu des membres de leur famille ou les ont vus partir dans différents endroits du monde. Elles sont bloquées dans le camp, dans l'attente d'une solution politique. Elles se sentent oubliées. Elles sont réfugiées depuis 1948. La plupart ont encore les clés de leur maison et leur titre foncier. Une décision de l'ONU les autorise à retourner chez elles, mais il leur est impossible de quitter le Liban, sauf si elles se marient avec un étranger ou immigreront illégalement en Europe.

Mais je tenais aussi absolument à dépeindre des personnes débordant d'humour, de chaleur et de bienveillance. Je voulais montrer leurs espoirs, qui contrastent avec tout ce qu'elles ont enduré. La vie de ces gens est très dure mais j'ai profité de beaucoup de leur qualité, de leur accueil et de l'inventivité qu'ils déploient pour survivre. Il n'était pas question que ce ne soit pas dans le film !

Dans quelle mesure les histoires et les personnages du film sont-ils authentiques ou biographiques ?

Les personnages sont tous inspirés de mes amis et de leur famille. J'ai relié des commentaires entendus dans le camp à des informations tirées des entretiens que nous avons menés. Certains personnages proviennent d'une source d'inspiration plus directe que d'autres bien sûr.

Plusieurs histoires sont racontées sous la forme de flashbacks – elles s'inspirent d'événements réels que j'ai pu lire dans des biographies et des documents d'archives puisant dans l'histoire orale des réfugiés installés dans les camps.

Les personnages de Wardi et de son arrière-grand-père, par exemple, sont très largement inspirés d'une de mes amies, Hanan Bairakji, et de sa relation avec son grand-père. Il est décédé il y a longtemps, mais a permis d'esquisser le personnage de Sidi. J'ai utilisé les gens et leurs histoires comme source d'inspiration ; le film ne donne donc pas une représentation fidèle de personnes ou d'événements réels. Certaines répliques du film sont des citations directes tandis que d'autres s'inspirent des histoires et des détails qui m'ont été racontés.

Mon objectif était de réaliser un film qui semble aussi réaliste que possible aux yeux des Palestiniens qui vivent au Liban. Il entremêle différentes personnes, différentes histoires et différentes situations vécues dans le camp.

Comment avez-vous créé l'environnement dans lequel évoluent les personnages ?

Le camp sert de décor au film. Nous avons vu les premières tentes se dresser suite à la Nakba [mot arabe qui signifie « catastrophe » et qui désigne l'exode forcé d'environ 700 000 Palestiniens entre 1947 et 1948] et, depuis, le camp ne cesse de grossir. Nous avons déployé des efforts considérables pour trouver des photos des camps datant des 70 dernières années. J'ai commencé mes recherches en récupérant des photos auprès de ma mère qui a travaillé comme infirmière dans les camps dans les années 80 et au-delà.

Quelles ont été les plus grandes difficultés techniques ?

Il nous a fallu un peu de temps pour trouver comment faire parler les marionnettes et leur faire exprimer des émotions.

Après plusieurs essais en Pologne, nous avons finalement fait toute l'animation à Bourg-lès-Valence, au sein d'un grand studio français – Foliascope –, grâce à la société de production française Les Contes Modernes. L'équipe de Foliascope, composée d'animateurs très compétents dirigés par Pierre-Luc Granjon et Hefang Wei, a réalisé l'animation en 2D et l'animation des marionnettes. Nous avons travaillé en collaboration pour fabriquer différentes bouches et des sourcils mobiles en conservant les mêmes visages.

Une autre difficulté consistait à associer la technique de la 2D au monde des marionnettes. Il nous a fallu du temps pour déterminer comment procéder, mais avec l'aide du directeur artistique Rui Tenreiro et de l'équipe en France, nous avons finalement trouvé des solutions qui, je l'espère, fonctionnent. Il s'agissait surtout de déterminer à quel moment rapprocher les deux mondes ou, au contraire, rompre le style.

Quelle est la situation des enfants qui vivent actuellement dans le camp ?

Burj El Barajneh abrite quelque 21 000 enfants, soit environ 43 % de la population totale du camp – sans compter les 20 000 réfugiés récemment arrivés de Syrie qui vivent dans un kilomètre carré. Leur situation est donc très problématique. Ils se sentent complètement exclus de la société libanaise et sont « ghettoïsés » dans le camp. Heureusement, le plupart sont néanmoins scolarisés, mais un nombre croissant d'enfants semi-analphabètes décrochent avant le secondaire. Beaucoup optent pour des formations professionnelles. Les enfants ont du mal à étudier, car ils savent qu'ils ne trouveront pas de travail au Liban. Presque tous rêvent de s'installer dans un autre pays ou de rentrer chez eux un jour.





LA DIASPORA PALESTINIENNE

Entretien avec Erling Lorentzen Sogge, doctorant assistant de recherche, titulaire d'un master en études sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord à l'université d'Oslo, 2014.

À quoi est dû le déplacement de la population palestinienne en 1948 ?

Au déclenchement de la guerre. Les Palestiniens qui peuplaient la Galilée, au nord du territoire actuel d'Israël, ont été expulsés de chez eux. Dans certaines villes, les hommes étaient rassemblés par groupes et fusillés sur-le-champ. Plus de 100 000 Palestiniens ont fui au Liban en raison de la violence qui régnait dans le pays et par crainte de nouveaux massacres. Ils ne percevaient pas forcément le Liban comme un pays étranger. Bon nombre d'entre eux commerçaient avec des Libanais depuis des années et avaient tissé de vastes réseaux. Pendant la série d'agressions qui a mené à l'expulsion de 1948, les Palestiniens ont pris l'habitude d'aller et venir entre la Galilée et le Liban en période de troubles. Cependant, ils ne s'attendaient pas à ce que le 14 mai 1948, le jour de la création de l'État d'Israël, les frontières se ferment définitivement. Ils se sont retrouvés pris au piège.

Que leur est-il arrivé ?

Tous ne sont pas devenus réfugiés. Quelques-uns, ceux qui avaient de bons contacts notamment – pour la plupart de riches Palestiniens de confession chrétienne –, ont obtenu la citoyenneté libanaise. Mais la plupart n'ont pas eu autant de chances et ont dû trouver d'autres solutions pour survivre. Ils se sont installés dans différentes villes. Aucun d'entre eux ne pensait rester au Liban pendant plusieurs générations ; ils pensaient que leur situation évoluerait au bout de quelques semaines ou quelques mois. Ils ont pris des dispositions temporaires.

Les dirigeants communautaires parmi les réfugiés ont passé des accords avec la Croix-Rouge et des propriétaires libanais pour installer des camps de réfugiés plus petits. Entre 1949 et 1950, l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (UNRWA) a assumé la responsabilité de ces camps. Au début, les conditions étaient déplorables. L'État libanais n'autorisait pas l'acheminement de matériaux de construction dans les camps. Les matériaux tels que le zinc et les clous étaient interdits. Les réfugiés vivaient dans des taudis urbains. À la fin des années 1960, les conditions se sont améliorées. L'Organisation de Libération de la Palestine et des groupes de résistance armée palestiniens ont été formés au Liban, et les réfugiés ont finalement obtenu un moyen d'expression politique. De manière générale, la gauche libanaise soutenait l'OLP et sa révolution palestinienne. Cette période a été marquée par la solidarité arabe et le nationalisme. Sous la pression des changements de couleur politique, le gouvernement a finalement autorisé les milices palestiniennes à établir leurs opérations dans les camps et assumé la responsabilité des réfugiés. Cet arrangement a été officialisé dans les Accords du Caire de 1969. De 1969 à 1982, les camps situés au Liban ont connu une période de relative prospérité. Soutenue par des pétrodollars en provenance du Golf, l'OLP a équipé les camps de structures étatiques, et notamment d'écoles, d'hôpitaux, de forces de police et de conseils révolutionnaires.

Néanmoins, l'invasion du Liban par Israël en 1982 a anéanti le pouvoir de l'OLP dans les camps, et l'organisation a été obligée de partir. Les camps sont restés indépendants de leur État hôte, mais sont désormais des sociétés pauvres aux allures de taudis sans autorité politique interne en état de fonctionner.

Quelle est la situation dans les camps aujourd'hui ?

La situation est préoccupante. Les Palestiniens sont avant tout privés de protection juridique. Bien qu'ils habitent au Liban depuis maintenant trois générations, ils ont moins de droits civiques que n'importe quel étranger en visite dans le pays. Environ la moitié des 300 000 Palestiniens installés au Liban vivent dans des camps de réfugiés ou au sein de regroupements non officiels. Ils sont délaissés par l'État libanais, mais aussi par leurs propres responsables politiques.

Les camps sont surpeuplés. Étant donné que la plupart des Palestiniens ne sont pas autorisés à travailler au Liban, une lutte pour les ressources fait rage en permanence. La guerre syrienne a provoqué des vagues de nouveaux réfugiés dans les camps situés au Liban, où les budgets des organismes locaux d'assistance ont été sérieusement réduits. Bien que la population ne cesse de croître dans les camps, leur superficie n'augmente pas. La solution, pour ceux qui disposent de ressources, consiste à construire à la verticale. Cette solution empêche la lumière du soleil et l'air frais de pénétrer dans les camps.

LE RÉALISATEUR



© Mervin Haseith

Mats Grorud est un réalisateur et animateur norvégien. Il a déjà réalisé deux courts métrages et travaillé en tant qu'animateur sur plusieurs longs métrages, documentaires et vidéoclips. Quand il était enfant, sa mère travaillait comme infirmière dans des camps de réfugiés au Liban. Dans les années 1990, Mats était étudiant à l'université américaine de Beyrouth, au Liban, et donnait des cours d'anglais et d'animation dans le camp de réfugiés de Burj El Barajneh. Il a écrit le scénario de son premier long métrage, *Wardi*, en s'appuyant sur les témoignages de réfugiés et sur sa propre expérience.

FILMOGRAPHIE

RÉALISATION ET ANIMATION :

2009 **SANTA KLAUS**, court métrage coréalisé avec Robin Jensen.

2008 **MY GRANDMOTHER BEJING**, court métrage.

ANIMATION :

2005 **ASYLUMSEEKERS**, court métrage réalisé par Kaja Polmar.

LES CONTES DE GRAND-PAPA, long métrage réalisé par Pjotr Sapegin.

FICHE ARTISTIQUE POUR LA VERSION FRANÇAISE

Pauline Ziadé	Wardi
Aïssa Maïga	Tante Hannan
Saïd Amadis	Sidi
Slimane Dazi	Pigeon Boy
Lina Soualem	Yassar
Bourouia Marzouk	Rozette
Raymond Hosni	Lutfi
Darina Al Joundi	Lina
Omar Yami	Oncle Yehia

VOIX ADDITIONNELLES

Zaïra Benbadis
Behi Djanita Atai
Zélie Chalvignac
Yasmina Maïza
Myriam Loucif
Karim Tougui
Hichem Mesbah
Hakim Faris
Bellamine Abdelmalek
Fayssal Benbamed



LISTE TECHNIQUE

Réalisation

Mats Grorud

Scénario

Mats Grorud, Trygve Allister Diesen, Ståle Stein Berg

Direction artistique

Rui Tenreiro

Musique

Nathanaël Bergèse

Studio d'animation

Foliascope

Supervision de l'animation en 2D

Hefang Wei

Supervision de l'animation en volume

Pierre-Luc Granjon

Prise de vues

Sara Sponga / Nadine Buss

Montage

Silje Nordseth / Carsten Meinich / Anders Bergland / Margrete Vinnem

Son

Cloudberry, par Christian Holm, Erik Bjerknes

Produit par

Les Contes Modernes - Patrice Nezan et Laurent Versini

En coproduction avec

Tenk.tv - Frode Søbstad

Cinenic Film - Annika Hellström

Auvergne Rhône Alpes Cinéma

Film I Väst

Avec le soutien de

Centre National de la Cinématographie, Région Grand Est, Strasbourg Eurométropole, Région Auvergne Rhône Alpes, Europe Creative Media, Eurimages, Norwegian Film Institute, Swedish Film Institute, Viken Filmsenter, ville de Göteborg, Folkets Bio, Fond for lyd og bilde, Fritt Ord, NRK tv, SVT tv, Europafilm, Jour2fête, Sacem



